



## TOUTE PREMIERE FOIS

Au commencement était le verbe. Le contraire, par conséquent, du geste. Au lieu de partir de ce commencement, autrement dit, de la première rencontre - contrainte imposée par le festival de Jeff Munnier - entre la chorégraphe Fanny de Chaillé et l'écrivain Pierre Alferi (que M. Wikipedia préfère orthographier "Alféri", avec un accent aigu), la pièce conçue et interprétée en duo a été intitulée *Répète* sur le site de la danseuse et "*RÉPÊTE*", avec deux accents pas plus graves que ça, sur celui de Concordan(s)e, pas simplement par esprit de contradiction, plutôt, nous semble-t-il, pour insister sur le processus de création lui-même, en trois fois cinq jours, pour ne pas dire trois semaines, dans divers lieux ou "résidences artistiques".

Cela cogite donc plus que cela ne s'agite vraiment, même si le mouvement et le changement de position(s) (alternances jardin-cour, debout-assis, debout-à genoux, assis-allongé, face à face, côte à côte, etc.) ont aussi leur place ici. Les auteurs prennent le contrepied et les spectateurs, tout bonnement, si l'on s'autorise cette familiarité, leur pied. Pas celui de la danse, qui va du petit pas terrestre aux mille pieds marins, celui de la poésie, du moins celle faite avec des mots et avec des vers, libres ou non. Car le jeune gens est poète de profession. Donc, aussi, à l'occasion qui fait le larron, dramaturge. Cela tombe bien puisque Fanny de Chaillé pratique la danse des mots. Mais, pour une fois, cette piperie dont personne n'est dupe, tromperie sur la marchandise ou contrefaçon d'une danse qui s'avère être du théâtre, qui plus est, de boulevard, n'est pas plus gênante que ça.

Et si nous écrivons "de boulevard", c'est en premier lieu parce que la bibliothèque municipale Marguerite Audoux (ancienne bergère et couturière devenue écrivaine, lauréate du prix Femina 1910) où nous avons assisté à la pièce humblement qualifiée de *Répète* est située pas loin de celui du Temple, dit aussi "du crime", qui fit les riches heures du divertissement petit-bourgeois parisien au XIXe siècle. Mais aussi parce que le duo Chaillé-Alferi pastiche allègrement ce genre théâtral, une esthétique qui commence à dater dont ils pointent les séquelles dans les champs-contrechamps des productions cinématographiques hexagonales, auteuristes et populistes confondues, dont le noyau central demeure la scène de ménage obligée.

À la fausse sortie, le couple artistique préfère la fausse entrée, celle qui suit l'attente de Godot. Celle d'Alferi, en l'occurrence, dont Chaillé prétend être sans nouvelles et qui ne tardera heureusement pas à arriver au rez de jardin (pour ne pas dire sous-sol) de la bibliothèque. Orphée tient à la main sa lyre, une quatre-cordes d'origine portugaise plus connue sous le nom d'ukulele, qu'il pose sur la table, derrière des feuillets tapuscrits et des fiches en bristol, anti-sèches ou prompteur du pauvre contenant un texte écrit et su par cœur. Le texte et la musique sont les uniques accessoires de la pièce, donnée en tenue de ville. Accessoires essentiels. L'un(e) semble connaître l'autre tout aussi bien que son propre rôle. Le dialogue est spirituel. Les fins de phrase de l'un sont soulignés, complétés, repris à l'unisson par l'autre. Le thème de la création, de la page blanche, des affres d'emploi du poète de métier et du *travail* (cf. aussi le dernier chef d'œuvre de Grand Magasin, *D'orfèvre et de cochon*) est abordé avec distance et finesse. Les répliques sont remplacées par des jugements de valeur ou des notations psychanalytiques amusantes susceptibles d'alimenter des tableaux statistiques absurdes. Le monologue intérieur de chacun, dans le passage sur la télépathie, est concrétisé par un enregistrement audio. Le texte montre ses limites. Il est pure forme, tautologie, ainsi que l'indique le titre de l'opus. Réduit par Alferi à la didascalie.

Advient alors la danse. De façon inespérée. À travers l'évocation du couple Fred Astaire-Eleanor Powell (cette dernière tenta sans succès de faire oublier Ginger après le transfert de Fred de la RKO vers la MGM dans le film *Broadway Melody of 1940*), et la chanson que Cole Porter composa en 1935 pour la comédie musicale de Broadway, *Jubilee*, "Begin the Beguine", joliment fredonnée par le poète, tournoyant autour de sa partenaire. Sans tutu ni trompette. S'accompagnant à l'ukulele, cela va de soi.

Nicolas Villodre